

XYZ. La revue de la nouvelle

Évangéline Lever

Melanie Vincelette



Numéro 88, hiver 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3195ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (2006). Évangéline Lever. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 83–89.

Évangéline Lever Mélanie Vincelette

QUENTIN DE LA VIANDERIE est amateur de kakis espagnols, denrée rare à l'Annonciation, ville administrative du nord. Chasseur émérite d'écureuils roux et de canards siffleurs, Quentin de la Vianderie rêve d'abattre en pleine nuit un hibou blanc d'Amérique, une bête sournoise et élégante qu'il a vue pour la première fois en captivité à la Foire du livre Montréal. L'animal exposé portait un tutu rose pour attirer les badauds et les inciter à feuilleter un livre sur les oiseaux de proie écrit par un homme qui avait l'attitude « un livre signé, un doigt de pastis ». L'oiseau nocturne, perché sur le bras d'une jeune Amérindienne gantée de fer, avait poussé un long « *houhouhouhou* », sa gorge secouée d'un spasme. À la vue de Quentin, il avait baissé la tête et tenté de l'attaquer tête baissée. Heureusement, le rapace nocturne avait les ailes légèrement coupées, sinon De la Vianderie aurait reçu ses griffes recourbées en plein visage. Quentin admirait l'intelligence sournoise de l'animal. Il avait passé des heures devant la petite Amérindienne à regarder la bête dans les yeux : de grands yeux ronds, jaunes, des yeux de tueur.

Depuis la perte d'Évangéline, l'hibernation de De la Vianderie était longue. Assis sur une chaise droite, devant une fenêtre de son salon, face à la neige, un chapeau de loutre posé sur la tête, il pensait à Évangéline Lever, la seule femme qu'il avait aimée. Évangéline était née à la lisière du réservoir Gouin. Ses cheveux étaient noirs comme ceux des Abénaquis, mais son teint reflétait une blancheur presque flamande. Lorsqu'il regardait dans les yeux d'Évangéline, Quentin de la Vianderie retrouvait la mémoire des siècles passés. Depuis le premier jour, il ressentait auprès d'elle une certaine familiarité, une connaissance millénaire. Mademoiselle Lever était partie de chez Quentin un soir de février où la neige compacte amortissait le bruit des moteurs des motoneiges et où l'air était rempli d'une odeur lourde d'essence. Elle avait laissé sur la nappe aux motifs de santons de Provence une note écrite au crayon à mine :

Il n'y a pas de raison valable pour expliquer pourquoi, nuit après nuit, je dors ici avec toi.

Sauf peut-être parce que le toit de ta maison ne nous est pas encore tombé sur la tête.

Adieu,

Évangéline

Elle l'avait quitté, soulée de silence et d'horreur contemplative, pour Aymeric Chevretils, héritier d'une chaîne de supermarchés, un «sauvageon pas plus intelligent qu'un emballeur». Évangéline voulait vivre. Elle voulait sortir le samedi soir dans les tavernes cavernueuses de Sainte-Agathe. Elle voulait vomir dans la neige. Elle ne voulait plus vivre ses week-ends au bord du feu à écouter De la Vianderie lui lire des extraits de l'œuvre de Pic de la Mirandole ou lui commander de confectionner des cornes de gazelle, une pâtisserie marocaine au miel difficile à réussir. Elle voulait souper directement d'un sac de chips, sans argenterie, sans petite assiette pour poser le pain. De la Vianderie se référait maintenant à elle en l'appelant «la pute» ou «la putain». Depuis le départ d'Évangéline, il n'attendait même plus le redoux.

Aymeric Chevretils avait perdu un bras dans un grave accident de boucherie à l'âge de quatorze ans. Il vivait avec son moignon de façon conviviale. Depuis qu'il connaissait Évangéline, il ne demandait plus à son voisin de table de couper son steak : il plantait son moignon au cœur de la pièce de viande pour la retenir et coupait avec un couteau Laguiole bien affilé qu'il gardait toujours dans sa poche. Aymeric Chevretils était adoré de tous, car il savait vivre le moment présent. Dans les boums, il glissait du THC dans les litchi-martinis des filles et les ramenait chez lui en conduisant soûl avec un seul bras sur les routes tournoyantes sans éclairage entre Tremblant et Sainte-Agathe. Il refusait de porter sa prothèse, qu'il surnommait «main bionique» quand les enfants le regardaient les yeux ronds. Tout le monde était persuadé qu'un jour, il allait se faire embrocher par un conifère. Mais Quentin ne pouvait plus attendre.

De la Vianderie, qui avait quitté les bergeries des Alpes provençales pour une maison en rondins et un véhicule tout-terrain

en marge de la grande taïga, pratiquait tout de même la chasse en collants à l'anglaise, avec gourde en estomac de caribou, recouvert de tartan autour du cou. Son lévrier toujours fidèle au poste portait un petit manteau en tartan assorti. De la Vianderie vivait de ses rentes, le « BS » ancestral. Ses ancêtres avaient acheté leur titre de noblesse à Montmagny en 1749, ainsi qu'une seigneurie qu'ils s'étaient empressés de doter d'un moulin à grain pour assujettir les paysans des environs. Aujourd'hui, le moulin en ruine trône toujours sur la terre en question, face au fleuve, mais les nouveaux habitants y ont érigé le MOTEL DE LA VIANDERIE, dont l'enseigne est peinte à main levée avec un pinceau à un dollar. Le motel est principalement composé de petites maisons en bois pour la pêche sur glace. L'été, les maisons sont rapatriées sur les berges, entre les cages où sont gavées des oies, et accueillent les touristes désespérés pour la modique somme de vingt dollars la nuit. Toute une ménagerie dont De la Vianderie est très peu fier. Il tente d'exproprier le motel sur la glace depuis son arrivée au Canada.

Depuis la perte d'Évangéline, De la Vianderie se rend à Montréal le jeudi pour déjeuner à La calèche du sexe. Mais la ville le révulse et l'empêche de sombrer dans ses profondeurs contemplatives. Depuis la perte d'Évangéline, De la Vianderie éprouve des douleurs au foie et sa peau a jauni. Depuis la perte d'Évangéline, il reluque les danseuses moldaves en cuissardes et aux ongles de plastique bariolés d'arcs-en-ciel. Olessia est sa favorite : elle se contorsionne en mille danses autour de sa chaise, sur ses talons-échasses, et récure l'oreille de Quentin avec sa langue avant de s'asseoir à cheval sur lui, les jambes par-dessus le dossier de la chaise. Il la repousse parfois violemment. Depuis la perte d'Évangéline, son combat est de défendre son corps contre les intrusions sentimentales nuisibles. Comme si son corps était entouré de fil barbelé invisible. À la sortie de La calèche du sexe, il monte dans sa voiture, une Ford Escape couleur paille, nettoie ses mains à l'aide d'un chamois et de quelques gouttes de savon antibactérien qu'il garde toujours dans sa boîte à gants et démarre.

Pour contrer la douleur ce soir-là, Quentin décongela un steak d'ours noir que son ami de chasse, Iegor de Saint-Hypolite, encan-

teur réputé, avait abattu puis mis sous vide pour les grandes occasions. C'était un grand pas pour Quentin que de ne pas réagir avec violence immédiate à sa mélancolie. Par le passé, il avait tenté, après avoir bu une bouteille de Bombay Saphir, de se suicider en vaporisant de l'insecticide sur sa langue. Il s'était réveillé avec un solide mal de bloc et une haleine d'éthanol. C'est ce matin-là qu'il avait pris la décision de signer un contrat avec un tueur à gages. C'est de cette manière qu'il contacta Sammy Sauge, homme à tout faire. Il voulait en finir avec cet Aymeric à un bras. L'évacuer de ses pensées pour de bon.

Sammy Sauge se fait entendre longtemps avant de se trouver dans votre champ de vision. Quand il est arrivé au restaurant pour rencontrer De la Vianderie, il criait dans son cellulaire des phrases incohérentes qui ressemblaient à ceci : « De toute façon, je ne dors que trois soirs par semaine. Je suis trop occupé. Je ne peux pas me permettre de dormir. Vous allez devoir contacter mon agent. »

Sammy Sauge, ex-sténographe devenu détective privé, a pignon sur rue sur Grande Allée, une maison victorienne avec un grand balcon qui appartenait à son père. Sammy Sauge y vit à l'étage. On dit qu'il y a sur les murs de sa chambre à coucher la même tapisserie, avec hochets bleus, que lorsqu'il était nourrisson. Une plaque de fer burinée à la main, annonçant : *Sammy Sauge, détective privé, spécialisé en divorces*, trône à côté du numéro de la maison. Mais sa véritable spécialité est la « peopleogie ». « Je me suis caché dans les toilettes du restaurant Le fruit de mer pendant deux jours pour prendre une série de photos des starlettes X et Y les culottes baissées, en suspension pour ne pas s'asseoir sur la lunette de la toilette, pissant. J'ai tout vendu à la revue *Le Jeudi des stars*, mais j'aurais pu vendre tout cela au Musée d'art contemporain, le pipi jaune créait une iconographie récurrente très post-urinoir à la Duchamp. » Visiblement, Sauge ne savait pas se taire. Quentin de la Vianderie lui avait donné rendez-vous au restaurant Le panache dans la vieille ville de Québec. Il avait maintenant très honte d'être en présence de cet homme qui parlait fort. Il ne pouvait pas déguster en paix sa pintade rôtie aux topinambours.

Quentin ne se doutait pas que Sammy Sauge était devenu « filateur » à cause de sa mère. À la suite de trois années passées à glander après avoir perdu son emploi comme vendeur chez Des millions de tapis et tuiles, sa mère avait engagé un détective privé pour surveiller ses allées et venues et découvrir qu'il faisait semblant d'aller travailler chaque matin. Le drame avait été d'envergure et à partir de ce moment-là, Sauge avait décidé de devenir travailleur autonome. Quentin, qui avait trouvé l'annonce de Sauge dans Internet, savait que c'était un homme qui ferait n'importe quoi pour une maigrelette somme d'argent. Son complet Bovet acheté à l'Armée du Salut respirait le désespoir financier.

Pour De la Vianderie, le silence était une denrée rare qui méritait d'être cultivée, soignée. Le lundi matin, il se plaisait à contempler une branche d'arbre lavée par la mer qu'il avait cueillie sur une plage bretonne à l'âge de dix ans et qui ressemblait à un bois d'original. De cette contemplation yogique naissait le silence purificateur. Sauge, pour sa part, n'avait visiblement pas de filtre entre son cerveau et sa bouche. Il vomissait les mots, faisant souvent éloge de sa propre personne.

Le plan allait se dérouler comme suit : Sammy Sauge avait l'habitude des jobines ensanglantées. Il se vantait régulièrement d'avoir travaillé dans sa jeunesse comme valet de service pour un caïd de Rivière-des-Prairies. Ce qu'il ne daignait pas souligner, c'est qu'il avait passé le plus clair de son temps à équeuter des fraises et à tailler des cigares pour les parties de poker des lundis, mercredis et vendredis soirs, au lieu de nettoyer les fusils et aiguiser les poignards.

Il était donc entendu que Sammy allait suivre Aymeric Chevrefils à sa réunion bimensuelle de la Confrérie des têtes fromagées, dont Quentin était également membre. Aymeric organisait habituellement les dégustations de vin nouveau en début d'année, des vins pâles, presque orangés. Sauge allait donc se dissimuler dans la cave à vin au demi-sous-sol du local de l'association, derrière une barrique en bois, et assommer Aymeric avec un magnum premier cru de vosne romanée que l'on allait croire tombé de sa niche de rangement. Sauge allait alors s'enfuir par la chatière. Chevrefils ne serait plus.

Mais voilà que la soirée ne suit pas son cours comme prévu. Ce matin-là, un froid arctique s'était abattu sur l'Annonciation. Un froid à geler les langues des enfants sur les poteaux de lampadaires. Il n'y avait personne sur les patinoires et les pistes de ski de fond des sentiers avoisinants. C'est Quentin qui a ouvert la porte du local de l'association. Sur le pas de la porte, l'imprimeur avait laissé, emmaillotés, les cinq cents exemplaires du *Criquet*, journal de la Confrérie des têtes fromagées, dans lequel Quentin avait proposé sa recette de « crème de canard sauvage et ses croûtons au gratin » :

Si, à votre retour de chasse, vous vous rendez compte que l'oiseau rapporté par votre chien n'est pas un halbran, mais plutôt un de ces vieux canards qui ont hiverné plusieurs années sur les étangs des environs, profitez de l'occasion pour surprendre vos invités en leur servant un délicieux potage : une crème de canard.

Une fois le volatile plumé, flambé et vidé, le foie convenablement nettoyé de son fiel sera précieusement mis de côté. Le canard sera saisi à four vif, histoire de lui donner une belle couleur, tout en restant saignant. [...]

Quentin n'arrive plus à être fier de sa prose. Il lance le paquet de journaux sur le bureau près de l'entrée et s'affaire à organiser sur un plateau en plastique les canapés préparés pour la soirée. Son lévrier tend la langue pour en gober quelques-uns directement sur la table. Sammy Sauge est caché derrière l'immeuble, sur le dos dans une benne à ordures, un petit fusil qu'une femme aurait pu glisser dans son sac à main attaché entre sa chemise et son corps refroidi par le temps frisquet. Plus l'heure avance, plus les doigts de Sauge deviennent bleus et Quentin se rend à l'évidence que personne ne bravera le froid pour cette réunion de février. Tant mieux, pense-t-il, moins de témoins oculaires, ce sera donc obligatoirement un meurtre parfait. Soudain, l'alarme de feu se fait entendre. C'est le signal. Sammy saute de la benne à ordures, dans la neige jusqu'aux genoux, enfonce la porte arrière du local de l'association, dévale les marches vers le sous-sol, toujours armé de son fusil de femme. Il voit alors ce qu'il croit être Aymeric Chevrefils, fils

d'épicier, lui tournant le dos, portant sur la tête un stupide chapeau de fête en carton avec des frisettes métalliques. Alors que Sammy tire sur l'homme, ce dernier positionne son corps en croix, comme une cible, puis tombe au sol heurté par un projectile. C'est de cette manière que Sammy Sauge commit son premier meurtre. Il s'approcha du corps inerte pour se rendre compte que Quentin de la Vianderie avait engagé un tueur à gages pour se débarrasser de son propre corps. Il gisait là, esquissant un demi-sourire.

Pour la première fois de sa vie, Sammy Sauge resta muet quelques instants à réfléchir.